

أكتب....

## ليلى شيخاني ناقوز

خمنت أن ذا العقل يكتب من غير أن يتكلم، بينما يتكلم الحالم فيما هو يكتب. ولكنني أدركت فوراً أنني لا أعرف كيف أكتب إن أنا لم أعرف لم أكتب. كان المراد وضع آلية على لحظة بالذات هي تلك التي نتأهب فيها للكتابة ولا نكون كتبنا شيئاً بعد.

من هنا يسرح الذهن باحثاً عن أسطورة وفلسفة عن آدم، عن الكلمة المتجسدة، عن حداد أو لمبوس. ركام ليست له صورة الفكرة بعد.

آلة الملاحظة تنتهي الى الأبجدية. قدموس الذي من عندنا : خرافة وبشر وبه شبه من القاموس. الحروف تبعد فوضى العماء الأول، تنشئ له نظاماً وصورة.

لا ذاكرة لي إلا بذاكرة الكلام وقواعد اللغة تسلمني الى الجماعة. ثم إن ما يقال قد قيل، فأين لي بما لم يكتب ولا خطر ببال ؟ كان علي أن أبيد الكلام الذي استقرى سيدياً لي. أن أستنزل الصمت.

عاد « الكلمة » الذي كان في البدء. والقرآن كلمات الله التي لو كان البحر مدأ لها « ولنجد البحر ولم تنفذ كلمات ربي ولو جننا مدداً ». الله اليهودي غير المرئي حاضر بالكلمة. والله المسيحي المرئي هو الكلمة. وإله القرآن غير المرئي حاضرة وجدانيتها في السور، سواء أصارت الكلمة جسداً أم صارت كتاباً فإن الله يظهر بالكلمة.

هل يستقيم القول من بعد أن الكلمة من الله وأن الحرف من الانسان ؟ الكلام خلاق. والكلام المسموع في التحليل النفسي والكلام الذي يقوله سقراط يعودان غير مسبوقين.

غير أن الكلام المكتوب نقل للواقع من دائرة الواقع، فهو ظاهرة وقابلية. والمنطوق يغير وأما المكتوب فيجمد. أترك الكتابة وأكتفي

بالمنطوق. ولكن المنطوق لا يحفظ وشم صاحبه بل تذهب به الريح. وإذا اجتنبت القلق السديمي الذي ينطوي عليه اللامقول والثقل الذي يتسم به ما سبق قوله، وجدت قلبي رازحاً تحت ما هو أدهى. كنت أتراقص بين الزائد بما هو قابلية جلدية، أي المكتوب أو فوق المقول، وبين صورة المنطوق الهاربة وقد لاح لي بمثابة ما تحت المقول. فكيف يتعد الصلح ما بين الكلام والكتاب.

تارة يغوي الجنون، وهو ما دون الفكر، وتارة يغوي الحرف أي القناع الجامد. وهل يكون الإنسان حين يستجيب لإغراء الخلق الذي يلوح بينهما إلا نسخة باهتة عن الرب؟ وفي السعي الى استراحة لحركة الفكر، أكتشف موت الكلمة وأحس بالفراغ، شرط الانفصال عن الكلمة وشرط المسافات التي ينزل فيها الحلم. وهو الشرط لموت الصفدة وولادة الرمز.

انطلقت الكتابة وبدأت الرؤيا نفثات بالأمكنة والأزمنة والكائنات، وحيث تتشكل الرؤيا وتزمن تصوير الحكاية ممكنة، على أن الحكاية تعاند، فهي لا تبدأ مشدودة بين الولادة والموت. وهي مخترقة بمشيئة تخليد ما تولده. لذا تتكون وكأنها حمل وولادة. ولكن ما يولد أشبه بنور حر. وكأنما هو الفكر العائد بعدما غادر صاحبه في رحلة طويلة وبات قائماً بنفسه كمولود يكبر.

على أن التحرير، كما في التحليل النفسي، لا يكون إلا في علاقة مثلثة. فما هو الثالث بيني وبين كلماتي؟ ما هو حد العلاقة؟ هو القارئ. ولكن هل أنا من ينشئ القارئ بإنشاء الكتاب؟ وماذا أصنع بالقارئ؟ هل هو الذريعة لظهوري؟ لعرض جسدي المكتوب عبر نفخ ذاتي في الحرف؟

أمسك كتاباً وأعود قارئاً ليعود إليّ التواضع. لأعلم أن الكتابة فعل حياة وأن القارئ يردني عن الطغيان ويجعل لي زمناً. تجاوب في العالم وأصدت له روعي. أقمت في فسح لأرى، حيث الكلمات ما هي بالكلام وإنما هي فسح حرة من الكلام. من الداخل ولدت أشكال وأخرى جاءت من الخارج. وكنت في الداخل وفي الخارج معاً.

كتبت...

تلخيص الدكتور أحمد بيضون

\* راجع المقالة بلغتها الاصلية ص 61

# J'ÉCRIS !

Léla CHIKHANI-NACOUZ

« Oh ! Qui me dira comment au travers de l'existence ma personne tout entière s'est conservée, et quelle chose m'a porté, inerte, plein de vie et chargé d'esprit, d'un bord à l'autre du néant! »

## Préliminaires

*J'ai toujours voulu écrire. J'ai toujours brisé mes écrits. Cette lutte contre les mots, cette blessure béante sur la page, à quoi sert-elle ?*

*Comment la cohérence des lettres peut-elle traduire l'incohérence des êtres ? Le mot brûle qui naît étranger à la main qui le trace. Comme un regard de femme voilée, il dévoile ses sens et puis... se tait. Comment donc le verbe devient-il chair ? Comment traduire le sentir sans trahir l'ineffable ?*

*Comment dire le maudit ?*

*Ce qui est à soi est plus loin que ce qui est aux autres. Ces autres - ces moi - desquels on ne prend que ce qui convient. On boit son eau, mais c'est au puits d'autrui qu'on tire.*

*Eaux limpides, liquoreuses ou putrides, qu'importe ! Eau de vie. J'écris.*

*Léla Chikhani-Nacouz*

*Le mot vient à la plume et s'objective ; il sourd. Mais déjà hors de moi, il trace ce qu'il est, non ce que je suis.*

En retrouvant ces lignes dans un cahier poussiéreux, me suis-je posé la question : aurais-je voulu être poète ? Ou plutôt pourquoi ne l'ai-je pas été ? N'avais-je point pour m'accompagner *une muse* (muser, musarder) ? N'aurais-je pu vivre être errant et vagabond ? Avais-je assez de foi pour être femme-poète, poète-femme, deux fois maudite ?

En retrouvant le cahier poussiéreux, je me posai d'autres questions, mais prosaïques, et je quittai, telle une impasse, l'appel de la malédiction.

Ecrire... quoi ? Comment ? Pourquoi ?

### **Questionnement et limites**

Lorsqu'on entre dans l'écriture, comme on entre dans l'analyse, on entre dans la mise en cause de l'existence propre. On se trouve des deux côtés du miroir. Manipulateur, découpeur, marionnettiste, je masque, je reflète, je montre et me montre par la force du verbe. J'habille le moi de mots, je le dénude aussi. Entre ceux qui lisent et celui, celle, qui écrit s'installe l'être écrit - ce mot impossible - qui se trace. Que signifie-t-il ? Mon intervention écrite consiste-t-elle à penser un choix de signifiants, à imaginer le probable, à créer l'illusion ? Ai-je une manière d'écrire, un style ; ce pouvoir d'user (ou d'abuser) du mot ? Et pourquoi donc écrire ?

N'est-ce pas Socrate qui refusait d'écrire, trouvant le secret (l'art, la force) dans la parole. Et que fais-je d'autre que d'employer la force de cette parole dans ce dialogue spécial établi avec mon patient (e) ? Me pencherai-je différemment sur cet autre si je le fais par *écrit* plutôt que par *paroles* ?

Parler, écrire, des mots à l'œuvre. Des mots d'œuvres opposées ;

## *J'écris !*

mouvement de l'autre à travers moi, mouvement du moi à travers tout autre. Et pourtant j'écris ; comment ?

Le soupçon m'effleura que le rationnel écrit sans parler, alors que le rêveur parle en écrivant. Mais instamment je compris que je ne saurais comment écrire si je ne savais pourquoi. Et plutôt que de m'attaquer à un art différentiel délicat et difficile, ou de m'attacher à l'inspiration féminine, son expansion ou sa retenue, je décidai de rentrer dans la lutte contre les mots, conflit volontaire dont je sentis la nécessité d'y faire face, mais dont je ne connaissais pas l'issue. Tenter de me saisir de l'instant même où l'on vient pour écrire, alors qu'on n'a encore rien écrit. L'instant que je vis. Celui-ci qui s'inscrit maintenant sur cette page virginale.

Ayant ainsi découpé le cadre et la nature de mon texte, sans en savoir le premier mot, je mis mon esprit en état de vagabondage et d'alerte. Car il me fallait - c'est ma façon habituelle de procéder - redécouvrir un mythe, une philosophie. Je glanai au passage la création d'Adam et le Verbe devenu Christ. Vulcain, le forgeron de l'Olympe, et Pygmalion amoureux de son œuvre retinrent aussi mon attention. Ces monuments universels, d'où je puise sans vergogne, sous-tendent mon écrit sans nécessairement y paraître. Et à la question habituelle et fastidieuse : « Où as-tu trouvé tes idées ? » la langue me démange pour répondre - en plagiant peut-être un romancier - « Au supermarché du coin. »

Je me retrouvai donc munie d'Adam, du Verbe et de Vulcain ; mais ce n'était pas encore cela. Un amas *informe* de quelque chose, que je ne puis encore appeler idée, se mouvait, s'étirait dans toutes les directions, s'essayait à des sons bizarres, à des sens incohérents. Grouillement d'ectoplasmes *indifférenciés* qui me laissa haletante.

## **Face au Chaos**

Je crayonnai au hasard, traçant des spirales, l'esprit voguant à la re-

cherche des éléments, à la conquête du monde, la poupe au vent. Je ne possédais qu'un frêle esquif ballotté par des courants contradictoires, traversant des zones obscures. Christophe Colomb à la recherche des Indes mythiques, que n'avais-je un sextant pour mesurer le soleil, un compas pour arrondir la terre... Dans un *abandon*, rempli d'espérance et d'angoisse, je me laissai guider par un gyroscope, un mot plein de mystères : écriture.

... Un point dans l'océan. « Terre ! » cria la vigie affamée. Un bateau, une histoire, un prénom : *Kadmùs*, envahirent ma mémoire comme les côtes promises aux marins du *Santa Maria*.

Etre de ma terre ; légende et humain, ton nom ressemble à *Kamùs*, dictionnaire des sons, des lettres, des mots et des sens. Tu naviguais portant en étendard l'alphabet. Lettres, qu'à travers siècles, tu m'apportes ; que dois-je, que puis-je comprendre ?

Big-bang !

Dieu dit : Que la terre soit. Et la terre fut. L'ordre du monde s'établit par le *dit*.

Les lettres fixèrent les limites du *Chaos*, faisant reculer l'amas grouillant de l'*informe*, du *non-pensé*, du *non-dit*. Elles ordonnèrent et du Chaos naquit le possible qui se catégorisa, se clarifia, se formula. Les lettres furent et la pensée se réalisa. Le mot socialisa l'expression dans *une forme*.

Elève, je moquais le chapitre classique, langage signifie pensée, peut-être parce qu'il était trop évident et peut-être que je ne comprenais pas alors la profonde vérité de cette évidence.

Toute-puissance de l'alphabet ; victoire indiscutable. L'humanité se déchiffre en 26 (28) lettres, signaux de compréhension. Vecteurs qui se transmettent et me furent transmis. Cet héritage porte en lui la douleur propre de celui, de celle, qui dit et écrit, comme autant de frontières. La mémoire du langage me domine, car je n'ai de mémoire que par la mémoire de mon langage.

## *J'écris !*

Dans les chemins malaisés de la grammaire, que j'ai longtemps poursuivis, l'orthographe sculptait les mots, et les mots m'intégraient et me socialisaient. Ne suis-je point emprisonnée dans des circuits de forme, de logique, de réflexion où toute innovation même est déjà préinscrite. « *Tout est dit. Et l'on vient trop tard*<sup>2</sup>. » Je redis ce que j'ai appris ; hélas ! Que ne puis-je écrire l'inécrit, l'impensable !

Chaos séduisant, porteur de connaissances qui ne seront jamais écrites parce qu'elles ne figurent pas dans mon abécédaire. Sèche désespérance du *déjà dit* ; je ne puis dire que ce que je sais déjà. Ce que tu sais aussi « *hypocrite lecteur mon semblable, mon frère*<sup>3</sup>. »

La souffrance engendre l'angoisse. Je poursuivis, telles des chimères, les phonèmes. Jeu subtil de la lettre qui m'enchaîne au moment où je la possède. Alchimie des mots devant qui je suis impuissante, mais sans eux démunie. Je n'inventai que de l'ancien.

L'angoisse me talonna. Elle me poussa à aller au-delà des limites de mon savoir. Jeu de dupes. Je me sentis flouée, leurrée. Seule. Le mot fut mon maître ; il me fallait *tuer* mon maître pour le réinventer et le récrire.

Je voguai à nouveau par l'esprit et quittai *Kadmùs* et sa voile, attirée par l'étendue sèche. Je me retrouvai au travers d'un désert. La nécessité de ce meurtre que j'avais à accomplir - meurtre du mot, meurtre du père - je la comprenais. Mais il me fallait encore procéder à ce geste, entreprendre la marche désertique. Accomplir la mutilation. Et je ne savais comment.

Je m'assis sur le sable, laissant les grains fuir à travers ma main entrouverte. Je m'apaisai. L'absence m'entoura. « *En moi s'étendait de nouveau ce vide, et j'étais désert dans le désert*<sup>4</sup>. » Je m'ouvris au *Silence*.

Et le silence fut un commencement.

*Au Commencement était le Verbe*<sup>5</sup>.

## Et le Verbe était Dieu

Je suis *l'Alpha* et *l'Omega*... Allais-je me heurter encore et encore à la lettre ?

Je pensai alors au Coran, *Kur'an*, lecture, lecteur, de l'inspiration divine. Ecriture en miroir qui réfléchit *l'Invisible*.

« *Dis : Si la mer se faisait d'encre pour écrire la parole de mon Seigneur, elle se tarirait même si nous en doublions l'étendue d'une autre mer, avant que ne s'épuise la Parole<sup>6</sup>.* »

Mes idées se précipitèrent ; je songeai.

Je songeai au Dieu Juif *invisible*, dont la présence est parole traduite en lois écrites sur des tables de pierre, sur la terre-matière.

Je songeai à cette nuit où Dieu Chrétien fut chair, *visible* en la personne de Jésus. Christ issu de la Parole. Intermède de l'incarnation. Dieu régna, de nouveau *invisible*, sur la terre et au plus haut des cieux. Plus tard, les hommes écrivirent *la bonne parole* et la prêchèrent.

Je songeai au Dieu Musulman *invisible* dont l'unité et l'unicité se lisent dans l'eau des *Sourates*, *remparts*. Encintes d'une Ville spirituelle dressée, écrite par l'Homme canal de la Parole.

« *Dis : Je suis un homme comme vous, mais j'ai reçu la révélation<sup>7</sup>.* »

Que le Verbe se *fit chair* ou que le Verbe se *fit livre*, Dieu se manifesta par la Parole. L'homme recueille cette manifestation et la matérialise. Lire cette écriture - car tel est le but de l'écrit, sa lecture - c'est se mouvoir dans les voies de passage entre le visible et l'invisible. Dans les paroles tombées du ciel, repose le salut des hommes, et dans la soumission aux paroles-lois, l'apaisement de la colère divine.

J'étais moi-même très près de la colère ; je me trouvais dans l'état du *non-écrit* ; je venais de diviser les tâches, de distribuer les rôles : Dieu parle, l'homme écrit. Que souhaitais-je à travers cette division aberrante comme toute autre et nécessairement analytique ? En lui donnant la parole, ôtais-je à Dieu la faculté d'écrire ou simplement je



### *J'écris !*

castrais l'homme du droit à la parole. Je pensai aussitôt : *parole créatrice*. J'ai appris à respecter les éclairs qui surgissent inopinément du brouillard de l'inconscient, je me répétais : la parole est créatrice. Cette réflexion me parut familière et fut une trêve au milieu de ma rage.

Analyste, je connais le pouvoir de la parole rendue, reflétée, qui continue à vivre, à se transformer, à redevenir *inédite* dans celui, celle, que j'écoute. J'avais effleuré le souvenir de mes patients. Mais encore Socrate. Cependant l'idée persistante du langage oral s'augmentait maintenant du *redevenir inédit*.

La Parole laisse place à *l'inattendu*, à la relation à l'autre. Elle est l'œuvre commune de celui qui parle et de celui qui écoute. Dans le mouvement structuré de l'écrit, quelle relation inattendue, inédite puis-je avoir avec cet autre, toi lecteur qui me demeures inconnu ?

Parole créatrice sans cesse neuve ; je laissai l'idée s'installer, se confronter avec les précédentes, se mesurer à ma dualité... et m'amener à une nouvelle jonction.

Une image terrifiante se leva en moi. Ecrire c'est affronter l'irréparable ; mettre Dieu en danger d'écriture. Car *l'image écrite* devient *l'image propre*. Objet défini par l'écrit ; objet arrêté, inerte - dessin récusé de l'Islam comme le meurtre du mouvement que le Père a initié - et, paradoxalement, objet illusoire, puisque l'écrit transpose la réalité. La table que j'écris n'est pas la table sur laquelle j'écris.

Le mot a transposé le réel ; et *le transposé* n'a plus du réel que l'apparence. Il est *virtualité*.

$E = mc^2$ . L'énergie de l'univers et la pensée d'Einstein se précipitent en lois physiques. L'homme (se) déchiffre et interprète. Cette exigence est sienne. Qu'a-t-il cerné de l'univers ? Quelque chose ; une formule : virtualité du réel, irréalité ; rien !

Rendant l'écho de la Parole, Jésus dit.

La parole transforme, se transforme. Vit. L'écrit fige, rigidifie, arrête. La parole est invisible, intangible, elle est souffle et mouvement

et réalité. L'écrit est visible, structuré et apparent et par cette apparence même, il est stase et finitude et illusion.

Les phrases vinrent en flashes, je les pressai les unes contre les autres, les entassai. Pleine d'amertume. Les virgules et les points, autant d'arrêts qui les ponctuèrent. *Ponctuer*, je me rendis compte de la violence tranchante du terme, comme une mise à mort de la réalité sensible que je transposai sur la feuille de papier.

Quitterai-je donc les sentiers glacés de l'écrit et, nouveau Socrate, j'apprendrai la parole. Mais combien de *dits* furent oubliés, effacés, rejetés, supprimés, repoussés, annulés, déniés, refoulés, anéantis, ou encore inentendus. Lequel de mes dits porte-t-il ma facture ? Mes paroles sont galvaudées, et je n'ai de traces que le néant. N'avais-je ôté à Dieu la faculté d'écrire, le sauvant de la mort rigide du transposé, que pour le rendre *fugace*. Parole jetée et oubliée. Un demi-dieu, un homme tronqué, compositeur éphémère d'une partition inachevée. Maître ayant besoin de l'esclave pour classer ses paroles dans la structure inerte de l'écrit.

Ainsi, fuyant l'angoisse chaotique du *non-dit*, la pesanteur du *déjà-dit*, je me retrouvai la plume alourdie d'un mal plus profond. Je dansais entre la virtualité glacée du plus, de l'écrit, du *sur-dit* et la fugitive vision du *parlé*, qui me sembla un *sous-dit* ; ne possède-t-il pas d'ailleurs tous les pièges de l'oralité dyadique et fusionnelle. Où trouver le compromis qui soulage (?) entre le réel qui n'est pas et le réel qui ne l'est plus ? Entre le visible et l'invisible ; l'irréalité de l'apparence tangible et le mystère de la vérité intangible ? Entre le souffle et la main, l'immatériel et le manifeste ; la Parole et le Livre ?

Conflit puissant. Conflit double. Conflit entre l'homme et l'homme ; conflit entre Dieu et Dieu, qui me saisit et me remplit de tourments. Que peut faire l'homme face au dilemme du doute blasphématoire ?

Alors l'homme - se pensant comme la plus noble des mani-

## *J'écris !*

festations du Créateur - se voila la face et dit : *L'écriture* est relation mosaïque<sup>8</sup>. Elle résorbe le figé ainsi que l'éphémère. Car elle est *médiation* et, telle la parole, elle agit ; mais elle est aussi *finalité* et, comme l'écrit, elle pose et lie.

« *En même temps que son trône, Dieu créa une table pour écrire, qui était si grande qu'un homme pourrait marcher dessus pendant mille ans. Cette table était faite d'une perle très blanche, ses deux extrémités de rubis et son centre d'émeraude (...) Dieu a créé en même temps que cette table une plume de lumière pour écrire (...). Après l'avoir créée, Dieu lui donna l'ordre d'écrire, alors la plume dit : " Qu'écrirai-je ? " et Il répondit : " Tu écriras ma sagesse et toutes mes créatures depuis le commencement du monde jusqu'à sa fin "* »<sup>9</sup>.

Et l'homme absout l'écrivain de génie, invisible et prodigue, « *cet artiste nommé Dieu*<sup>10</sup> . »

Mais l'homme n'est pas Dieu. Il reste là, la pensée pénétrée par l'angoisse qui le pousse tantôt vers les rives innommables de ce qu'il ne sait ; séduction de la folie en deçà de la pensée. Et tantôt vers les rives masquées et rigides, formulées et jugées où le mot demeure ce qu'il est et n'exprime que lui-même ; l'ordre de la lettre « *masquant l'éclat des cieux*<sup>11</sup>. » La révolte guette. L'homme questionne. Pourquoi écrire ou pourquoi ne pas écrire et manifester et se manifester ? Ne désire-t-il pas boire à la sève, mordre à la chair de l'interdit ?

« *L'homme est mime ; violemment et tragiquement mime*<sup>12</sup>. » Je suis image et reflet. Indélicate plagiaire, pâle copie de Dieu, je voulus goûter à la tentation d'être créateur, écrire.

Je sais qu'un compromis n'est qu'une solution boiteuse, où les plateaux de la balance font semblant d'être satisfaits et découvrent tantôt leur déséquilibre. Le deux, le duel, la dualité, le conflit, le binaire se résorbent dans le dépassement vers une nouvelle unité, le troisième terme qui n'est ni le premier ni le second, mais les deux réunis tout en étant un autre.

Je n'étais ni pur esprit, ni pierrot au blanc col. Je me regardai devant mon cahier, lourde et vide. Et regardant dans mon cahier, j'y vis mon propre regard. Dédoublement rendu possible par le papier noirci, habile révélateur. Miroir. La page *me* cogne et *me* renvoie.

Je *m'*écris.

Je me penchai sur moi écrivant, arrêtant - un infime instant - l'inarrestable : le mouvement continu de la pensée. Et je fus éblouie par la mort du mot. Dans l'arrêt du mouvement de la pensée, dans le mot qui se tait, dans le silence de l'esprit qui se dénude et s'ouvre, dans *la vacuité*, éclot la créativité. Bientôt, elle prit forme. Et cette mise en forme est le nouveau retour au mouvement. Dans ce renouveau, le mot est devenu *langage*. Lettre mais esprit. « *La poésie est une âme inaugurant une forme*<sup>13</sup>. »

J'inaugurai mon âme. Je ne collai plus au mot, je pris mes distances. J'eusse coupé toutes les entraves pour renaître ; j'élargis encore la brèche. Entre le mot et le mot s'engouffrèrent l'imaginaire, le fantasme, le rêve, l'autre sens... La coquille se meurt afin que *le symbole* soit.

$E = mc^2$ . Equation merveilleuse de simplicité et de beauté, pensant l'espace, le temps, le mouvement... le monde. Symbole de l'énergie cosmique. Réalité.

Je *m'*écris. J'étais libre du mot ; hésitante à mes premiers pas, mais sereine. Je fais dire au mot ce qu'il est, ce qu'il porte et ce que je suis.

Cette vacuité, cette liberté, cette distance au mot, d'autres l'avaient entreprise avant moi, l'avaient écrite mieux que moi ; qu'importe. Je venais de refaire le chemin en moi-même. Je *m'*écris. Les incorporations, les projections sont mises en page. La roue tourne ; je la tournais, provoquant le vertige des mots, les ouvrant sur un sens ; j'avais pour interlocuteur le *langage*.

### **Le temps d'une histoire**

L'écriture prit un élan, elle n'était pas encore, mais elle s'initia en une *vision*.

## *J'écris !*

Un point roulant, s'enroulant, se métamorphosant en une ellipse géante ; ma folle vision alla s'amplifiant.

Les faits habitèrent ma mémoire. Il faut que je me souvienne d'une lumière, d'une expression des mains, de ce mauve si particulier et des visages beaux et bizarres. Et ce quelqu'un rencontré, ou peut-être inventé, comment l'arrêter sur ma page, le vêtir de mots et ne point le trahir ?

Je consommais les temps, les espaces, les êtres. Crus. Voracité narcissique, avide et féroce. Et les temps consommés me revenaient, m'envahissaient pour être restitués, enfantés. C'est un jour habité de visions, c'est un jour d'écriture et je n'ai rien écrit. Toujours rien.

*Il était une fois...* La vision se transforma. Elle sortit de moi, narcississe fleurit hors de sa propre image. *Il fut, il est, il était une fois...* et *l'idée* s'en fut sagement se loger dans le cadre du *Temps*. Elle s'organisa, elle se punctua, elle se structura, elle se déroula. Elle devint *Histoire*. Elle avait un commencement, un milieu, une fin. Elle s'inscrivait. J'écrivis...

*Il était une fois...* et pourquoi n'est-ce pas *Il serait une fois...* ? Pourquoi la situation dans le passé, est-ce un regard qui se retourne ? L'avenir serait-il intouchable ? J'en appelle aux écritures différentes : au marc de café, aux tarots, aux films futuristes, à Jules Verne, aux mystiques, à l'Apocalypse, aux inscriptions génétiques ! Inanité, je demeurai où je suis.

L'histoire a des commencements et une fin, des naissances et une mort. Il était une fois dans ma mémoire, une naissance ; *il serait* une fois dans mon autre mémoire, la mort.

Pourquoi ai-je écrit - ou est-ce mon crayon ? - « il serait » plutôt que « il sera » ? Le temps du futur provoque, affirme, concentre son assurance sur ce blême savoir que l'homme redoute. Le temps du conditionnel s'inscrit dans les catégories de l'optatif, de la condition, de l'imaginaire. Il éloigne ce que l'on oublie déjà. Et pourtant, *il sera* un jour la mort.

Celui qui écrit palpe la mort. Je la hume, je la touche, je la force. Je la cherche. Vais-je remporter sur elle la victoire grâce à mes mémoires, ces traces de crayon, cette descendance que je laisse et que je veux immortelle ?

*Immortelle !* Peur et désir de l'homme. Espoir insensé de la résurrection.

Le conflit morbide s'installa. Gagner le temps, gagner du temps, gagner sur le temps, prévoir. Oh ! je conjuguais à tous les temps, mais je me retrouvai face à ma détresse. J'avais pourtant compris la vanité du conflit, ses illusions, ses compromis. Je regardai la mort sous tous ses aspects, je lui tirai même la langue. Rien n'y faisait, ma détresse s'accrut, car ce n'est pas la mort en tant que telle qui m'effraie, c'est le désir d'immortalité qui formait mon angoisse. *L'orgueil* de l'être humain qui se heurte à l'impossible.

Celui qui écrit veut atteindre à ce pouvoir de faire naître et de se rendre immortel.

A mes oreilles résonna un souvenir. Dans ce grand film qu'est « *Kaos* », je me rappelai le fils désespéré criant à sa mère décédée, objet de désirs jamais assouvis : « *Maintenant que tu es morte, qui va penser à moi ?* »

Qui donc pensera à moi, à toi, à nous ? Adams abandonnés, nous cherchons dans l'écriture le besoin fœtal d'être protégés du néant. Et quelle angoisse est-elle plus profonde que celle qui touche aux confins de la mort ?

Je me surpris en flagrant délit d'impuissance. J'abandonnai ma plume, j'abandonnai mon texte, j'abandonnai mon projet. Je démissionnai sans honte, sans remords. Avec un courroux que je songai opportun, je quittai la pérennité et ses vanités. Et m'en allai comme un mortel heureux de sa mortalité.

Après un court voyage à Rome, au hasard (?) d'un rangement intempêtif, je me heurtai à mes écrits. Je relus « *Immortel* » et je pen-

### *J'écris !*

sai : « *éternel* ». J'avais dans une promenade romaine rencontré l'éternité.

Assise sur un banc, j'attendais la fin de la pluie. D'un bond souple, un chat douillet vint s'installer près de moi. Nous eûmes, femme et bête, le même regard pour errer à travers le parc, la beauté, l'espace. J'aurais pu avoir des considérations sur l'esthétique, il aurait pu avoir des vues sur quelques souris. Non, le chat et moi, nous nous contentions d'être, nous étions simplement dans ce parc, sur ce banc. Tout mortels que nous étions, nous demeurions dans l'éternité du lieu et de l'instant. Nous habitions l'intemporel.

Les fils épars des sens s'entrelacent. Dans le mot s'amasse la transparence. La page immense devient le *maintenant* qui conjugue, reliant la mémoire à l'avenir. J'abolissai le temps. Je m'accouplai au mot qui m'habitait ; et l'écriture devint cet *espace* d'accouplement et d'enfantement.

Dans *l'instant* de la page, dans ce *lieu* même, j'écris, j'invente ; je transpose une lumière nouvelle sans temps ; une lumière nouvelle qui est mienne. Au moment où elle se pose sur le papier, elle se libère de moi. Alors naît une lumière *libre*, qui n'est rien d'autre qu'elle-même. Une lumière qui *est*. Une lumière tout simplement.

### **Le terme de la relation**

Je créai donc une lumière qui traversa les rideaux de la chambre. Je plaçai dans cette chambre, une table, une chaise, des papiers, un crayon pour la beauté de l'outil, un ordinateur pour la modernité, un halogène dans un souci d'harmonie. J'installai sur la chaise derrière la table, moi. J'avais le décor, le personnage, la scène, l'histoire : le drame de ceux qui écrivent. Sujet tragique somme toute. J'entassai les mots, je parlai de Dieu, de l'homme, de l'écriture et même de mon chat romain.

Mon crayon (mon clavier) entraînait ma main. Je traçais des ronds, des traits, des pointes sur mes lignes. C'est que mon crayon, comme mon clavier ne m'obéissaient pas, ils suivaient les directives de mon intériorité. Je prenais conscience de la logique de ma pensée au fur et à mesure qu'elle s'écrivait ; elle était structurée, ou se voulait telle, comme toute logique. Je prenais conscience de mes sentiments, de mes émotions. Du temporel et de l'intemporalité de l'instant...

Ma pensée avait fait un long voyage, elle était maintenant de retour. Je me sentis jalouse de ma pensée même. Parce qu'elle m'avait abandonnée, pour être elle-même. J'avais suivi ma pensée à travers les mots qui y mènent, qu'importent les broussailles qui déchirent. J'étais enceinte d'un enfant. Pleine. Vide sans lui, il grandissait hors de moi. La beauté de l'idée est dans son *immatérialité*. Pourquoi faut-il que malgré la douleur elle prenne forme ?

Pourquoi écrire ? Est-ce le besoin impérieux de me réapproprier mon histoire ? S'agit-il de me reconnaître ? De me mirer, *Narcisse*, dans la vasque aux nénuphars ? De prendre conscience de ma logique et de mes sentiments ? De renouer l'idée à la forme ? Mon visage à son reflet ? Et je me répétais, me redisais : Pourquoi faut-il que l'idée prenne forme dans l'écriture, pourquoi écrire ?

N'avais-je entrepris ce voyage que pour me retrouver à la case départ, hésitant entre l'esprit et la lettre ? Sisyphe, tu t'es heurté à toi-même. L'extase des sommets n'est pas encore là, qu'il faut, impuissante, voir le rocher retomber.

La lumière avait baissé. Je ne pensai point à allumer l'halogène. Je restai dans l'ombre entre la forme et l'idée.

Les formes dans l'obscurité se perdent. L'idée s'orienta, accentua sa mise en *mots*, elle prit *corps*. Et c'est à travers le corps que je compris mon idée.

Le symptôme aussi prend corps. C'est par *la corporéité linguistique* que *la corporéité physique* du symptôme devient consciente. La libé-



## *J'écris !*

*ration* s'accomplit par le langage, cette conscience du corps des mots.

En prenant *mots*, mon écriture devient un espace *d'incarnation* et de révélations.

La forme avait pris un sens, puis l'âme prit un corps. Et je n'étais pas encore satisfaite ; il manquait le dénouement, le triangle de la brisure qui précisément permet la libération finale. Outre l'obscurité grandissante, qui ou quoi pouvait-il s'interposer entre mes mots et moi ?

J'allumai. J'écrivis mon idée. Je lus. Telle est la fonction évidente des mots.

Mot - terme - fin - finalité ; raconter - relater - relation. J'associai les mots par habitude, et pensai : Quel est le terme de la relation ?

C'est toi, lecteur, le terme de la relation d'écriture ; *l'autre* privilégié, qui lit (qui lie) dans le miroir des mots ; l'interlocuteur. Et c'est toi que j'ai occulté. Avais-je peur de toi ?

Qui es-tu lecteur ? Ai-je écrit pour toi ? Qu'ai-je désiré de toi ? T'ai-je créé en même temps que mes mots, puisque sans livre il n'y a point de lecteur ? Ai-je voulu, par le pouvoir des mots, t'entraîner à ma suite ? Te dire ma vérité ou t'induire en erreur ? Ai-je joué sur ce rapport des pouvoirs de celle qui écrit et de ceux qui lisent ? T'ai-je manipulé en manipulant les lettres ? Est-ce un défi lancé à toi, à moi à travers toi ? Qui es-tu lecteur ?

Ai-je inventé un lecteur pour me remplir de moi-même ? Je dis, raconte, parle, crie, hurle, mon obsession, mes rêves ou l'injustice. Est-ce pour trouver un double qui me conforte de sa sollicitude et me sécurise dans mes valeurs ? Est-ce parce que je n'ai pu m'associer à autrui, que je m'associe à toi, lecteur, à travers ce *pont* de mots ? Est-ce une manière de vivre une absence ? Une liaison ? Un processus d'intégration ? Est-ce la nécessité irrépensible de voir et de montrer, d'éprouver et de transmettre ? « *Fantôme de l'écrivain*<sup>14</sup> », voyeur de mon corps écrit, es-tu celui que je cherche ?

La gestuelle des phonèmes que j'étais sur la page m'apparut telle

une exhibition charnelle, l'effet de ma vanité en érection. Gonflement de mon *ego* qui s'est infiltré dans la lettre. Jouissance et emprise et parole puissante, je me grisai de moi-même et me noyai dans les mots.

La projection du malaise est dans les dits. Je m'étourdis de questions. Et encore.

Je fis alors un geste, et j'y rencontrai la réponse.

Je tendis la main et pris un livre. Je regardai ces nouveaux paysages qui m'étaient inconnus. Au hasard d'une page je vis que le bleu de l'eau était jaune et pourquoi pas ? Je ne tentai pas de m'y apercevoir ou d'y déceler mon ombre. Je fis connaissance avec *l'humilité*. J'appris aussi qu'un atome de carbone centenaire que j'ai ingéré avec ma salade est allé se nicher dans mon cerveau pour se transformer en pensée, en mouvement, en écriture<sup>15</sup>. Je fis connaissance avec *l'ipséité*.

Les toujours, les jamais, les superlatifs, les impératifs, les cris inutiles... C'est toi lecteur inconnu, qui me permets de rompre avec les expansions, de dépasser les projections. De coïncider avec moi-même et avec toi. Je n'écris ni pour exercer un pouvoir, ni pour dépasser l'absence. Non plus pour l'art, ni pour la science. Ecrire est un acte de vie. Un continuum d'être qui a commencé à l'instant même du Big-Bang.

« Ah ! insensé qui crois que je ne suis pas toi<sup>16</sup>. »

Que je sois, comme toi, écrivain ou lecteur, je suis face à toi, sans rivalité et sans volonté de séduire. Sans m'offrir et sans m'enfermer, sans victoire à emporter sur le temps ou triomphe sur la connaissance. Libre d'écrire ou de me taire. Et dans ce face-à-face du toi et du moi, dans ce dialogue d'amour et d'altérité, je compris que dans la *permanence d'être*, je pouvais, tu pouvais, réaliser ce quelque chose de juste qui est *Soi*.

## D é n o u e m e n t

En moi résonna le monde et mon âme retentit avec lui. Je demeurai

*J'écris !*

dans des espaces invisibles où les mots n'étaient plus langage, mais  
*espaces clairs de langage.*

Des formes naquirent de l'intérieur, d'autres vinrent de l'extérieur.  
Je fus à la fois *dehors* et *dedans*.

J'écrivis...

---

Les mots d'auteur dans le texte ne sont pas le fait d'une recherche actuelle, mais de lectures anciennes et retenus par ma mémoire. Voilà pourquoi je signale l'auteur et l'ouvrage, sans l'édition, l'année ou la page.

1. Paul VALÉRY, *ABC*.
2. LA BRUYÈRE, *Les Caractères* (1<sup>re</sup> phrase).
3. Charles BAUDELAIRE, « Au Lecteur » (1<sup>er</sup> poème) in *Les Fleurs du mal*.
4. Henri BOSCO, *Hyacinthe*.
5. *Évangile* selon St. Jean, « Prologue » 1-1.
- 6 et 7. *Le Coran*, « Sourate de la Caverne », XVIII / 109 et 110 (derniers versets).
8. Par référence à l'homme Moïse.
9. *Le livre de l'Échelle de Mahomet*, traduit par G. BESSON et BROSSARD-DAUDREL (coll. Lettres Gothiques) Paris, Livre de Poche, 1991, pp. 157 et 159.
10. Roger CAILLOIS, *Le Ludique et le Sacré*.
11. GOETHE, *Faust* (Ouverture de la 2<sup>e</sup> partie).
12. ALAIN, *Les Saisons de l'esprit*.
13. Pierre-Jean JOUVE, *En Miroir* (chapitre un).
14. Gaston BACHELARD, Préface de *La Poétique de l'espace*.
15. Primo LEVI, « Carbone » (Dernière histoire), in *Le Système périodique*, Paris, Albin Michel, 1987, pp. 167 et ss.
16. Victor HUGO, Préface des *Contemplations*.

## **I** WRITE

*The power of language.*

*The victory.*

*All of humanity in 26 (28) letters, signals for understanding.*

*Vectors that prolong each other reaching out for me.*

*A heritage which carries the pain of the one who speaks,*

*Léla Chikhani-Nacouz*

*the one who writes. A heritage pregnant with frontiers.  
The memory of language possesses me for my only memory is that of  
language.  
All has been said.  
Could I but express what has not been expressed,  
what has not been thought.  
The suffering, the anguish... overpowering and I all alone.  
The word is my master. I have to kill the master. I have to kill the  
word.  
I have to re-invent, to re-write.  
I sit at my table, I let the seeds slip away in between my fingers.  
I calm down. Silence surrounds me. Silence overtakes me.  
The silence is the beginning.  
" In the Beginning was the Word".*

## **Léla CHIKHANI-NACOUZ**

- \* Libanaise
- \* Trois enfants.
- \* Doctorat ès Lettres (Psychologie).  
Professeur à l'Université Libanaise - Beyrouth.
- \* Psychothérapeute.  
Membre du Syndicat National des Praticiens en Psychothérapie (France).  
Membre de l'Association Européenne de Psychothérapie.
- \* Membre fondateur de l'Association des Femmes Libanaises pour la Recherche.
- \* Parmi ses ouvrages :
  - *Motivation à l'avortement*, Beyrouth, Dar al Fikr al Lubnani, 1986.
  - *Les mères à l'épreuve du Liban*, Paris, Beyrouth, coédition L'Harmattan-FMA, 1992.
  - « La guerre dessinée par les enfants » in *La femme témoin de la guerre*, Paris, Actes du colloque 1987, IMA, 1989.